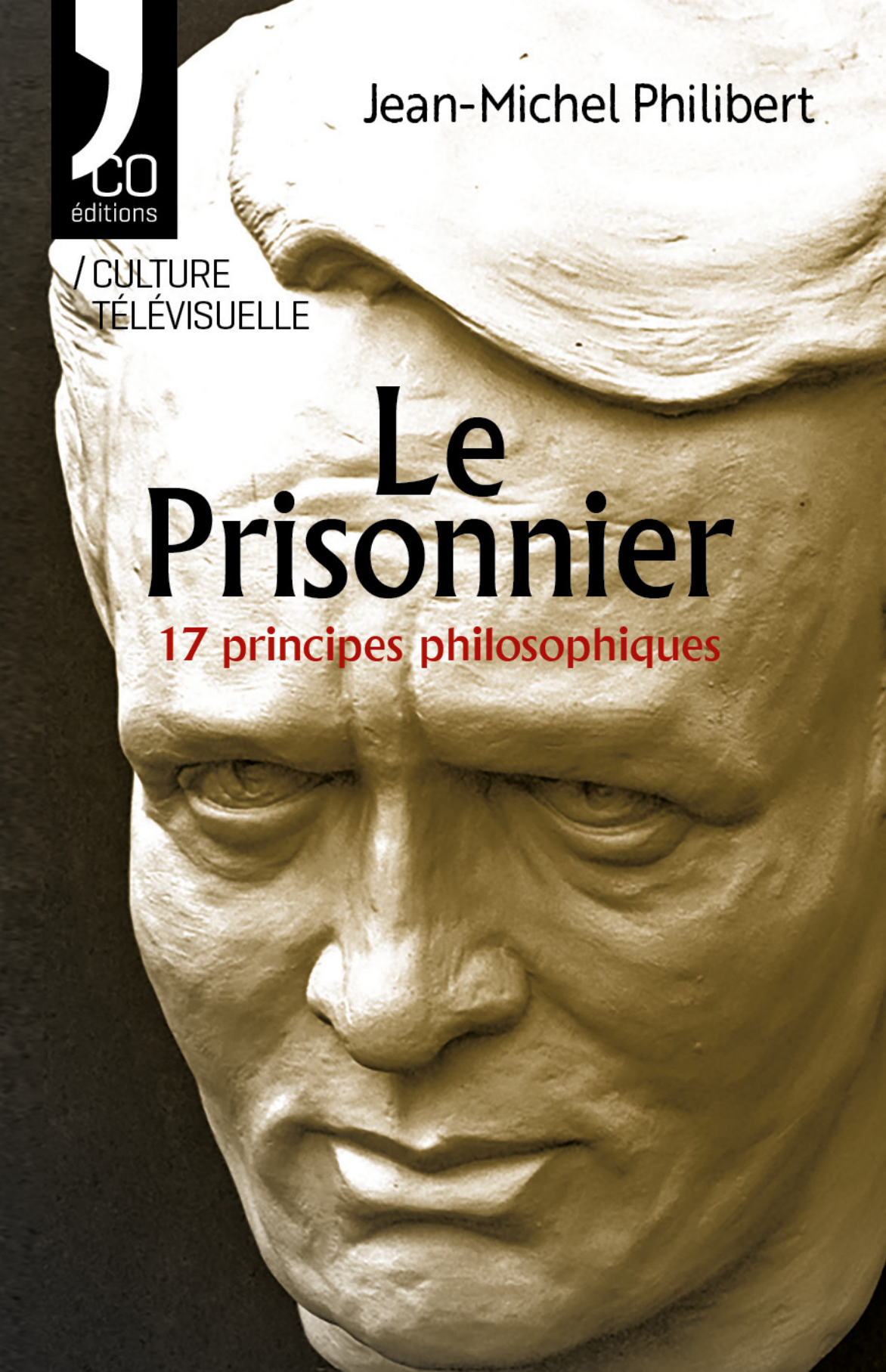




CO
éditions

Jean-Michel Philibert

/ CULTURE
TÉLÉVISUELLE

Le Prisonnier

17 principes philosophiques

Jean-Michel Philibert

Le Prisonnier

17 principes philosophiques

Culture télévisuelle



Du même auteur
Chez n'co éditions

Récits de l'Après-Histoire – science-fiction

Le gladiateur d'Irina – Tome 1 – 2023

Le Protecteur – Tome 2 – 2024

Le Chamane du monde – Tome 3 – 2026

Introduction à la saga Récits de l'Après-Histoire – 2026

Nouvelles

Noir asphalte – 2025

Jeunesse

Modeste le modiste (avec Isabelle Grange) – 2025

Je m'appelle Catie Minie, je suis DYSpraxique (avec Christian Brantonne) – 2025

Je m'appelle Catie Minie, je suis DYSlexique (avec Chrstian Brantonne) – 2025

Ailleurs

Romans

L'homme qui court – Éditions de Phénicie, 2013

La dégradation – Éditions de Phénicie, 2015

Le carnaval des ombres – Éditions Orphie, 2017

La diagonale du fou – 2020, Éditions Orphie

Humaniterre – Éditions Orphie, 2024

Quolibet – Éditions de Phénitie, 2025

Essais

*Le Prisonnier, une énigme télévisuelle – Éditions Yris, 2023,
nouvelle édition en 2011 (coécrit avec Patrick Ducher)*

Le Prisonnier, une mythologie moderne – 2018

Nouvelles

Difficultés de communication – 1989

(deuxième prix ex æquo du Concours National de science-fiction)

À la vitesse d'une statue – Novembre 1992, Le Rôdeur n° 10

Biographie

Le nom de Rosa – 2016, Éditions de Phénicie (avec Giovanni Viscio)

Bandes dessinées

Projet Pennyfarthing – Éditions Le Rôdeur, 1997

(avec Philippe Cottarel, en français)

Who's Number One? – Éditions Six of One, 1998

(avec Philippe Cottarel, en anglais)

*The Final Project – Éditions Le Rôdeur, 2006 (avec Philippe Cottarel,
Christian Brantonne, Patrick Ducher, en français et en anglais, 3 volumes)*

Conférences

© Le Prisonnier. De 1968 à 2018, 50 ans de culture télévisonnaire – 2018

La double écriture – 2020

Écrire de la science-fiction – 2024

Rédacteur en chef de la revue Le Rôdeur (1989 – 1994)

Réseaux sociaux

Facebook, Instagram, LinkedIn

Sommaire

La série	7
Avant-propos	9
Philosophie de la fuite	11
Patrick McGoohan	30
 <i>Résignation</i>	 31
1 – Le spectacle de la société	32
2 – Le grand dôme	67
3 – Le village global	98
4 – Le Parfum du jour	135
5 – Zone de thérapie	177
6 – You are, Number Six...	216
 <i>Résistance</i>	 238
7 – Le chaînon manquant	239
8 – Échecs et masques	287
9 – Camera obscura	327
10 – Alerte orange	367
11 – Les amis réunis	403
 <i>Rébellion</i>	 429
12 – Sex of One	430
13 – Projet Pennyfarthing	470
14 – Cat and mouse	503
15 – Cherchez la femme	524
16 – La carte n'est pas le territoire	553
17 – Apocalypse	577
 <i>Conclusion</i>	 618

<i>Le Prisonnier 2009</i>	625
L'Arrivée (Arrival)	625
Harmonie (Harmony)	628
L'Enclume (Anvil)	630
Cher Amour (Darling)	631
Double personnalité (Schizoid)	633
Échec et mat (Checkmate)	634
La Réponse de l'amour	636
 <i>Interviews</i>	 640
Jane Merrow	640
François Brune	642
Patrick Ducher	646
 <i>Le fruit de la passion</i>	 649
 <i>Patrick McGoohan</i>	 652
 <i>En marge du Village</i>	 655
Les témoins de la défense	655
Les slogans du Village	659
Antislogans	660
Figures mythiques	661
Bibliographie	662

*Cet ouvrage est dédié à Patrick McGoohan
et aux passionnés qui l'ont rejoint dans un ailleurs plus libre :*

Hélène et Pierre-Jean Oswald

Yann Chamouret

Pierre-Alain Carlier

Michel Fenioux

Hervé Papin

Jacques Thébault

Michèle Vergnieux

Claude Latour

La série

The Prisoner/Le Prisonnier *1966/1967*

Production réalisée pour ITC par Everyman films Ltd
Producteur exécutif : Patrick McGoochan

1. *Arrival* / L'Arrivée
2. *The Chimes of Big Ben* / Le Carillon de Big Ben
3. *A, B & C* / A, B et C
4. *Free for all* / Liberté pour tous
5. *The Schizoid man* / Double personnalité
6. *The General* / Le Général
7. *Many Happy returns* / Le Retour
8. *Dance of the Dead* / Danse de mort
9. *Checkmate* / Échec et mat
10. *Hammer into Anvil* / Le Marteau et l'Enclume
11. *It's your Funeral* / L'Enterrement
12. *A change of mind* / J'ai changé d'avis
13. *Do not forsake me, oh my Darling* / L'impossible Pardon
14. *Living in Harmony* / Musique douce
15. *The Girl who was Death* / La Mort en marche
16. *Once upon a time* / Il était une fois
17. *Fall Out* / Le Dénouement

The Prisoner © Carlton International Media Limited

Le pitch

Le 5 septembre 1966, le premier tour de manivelle donnait le jour à la toute première scène de ce qui n'était encore qu'un concept un peu flou dans la tête du producteur Lew Grade. Le tournage avait lieu, dans le plus grand secret, à Portmeirion, village du Pays de Galles très apprécié comme lieu de villégiature. L'acteur Patrick McGoohan, alors l'acteur le mieux payé du Royaume-Uni, notamment pour son succès dans la série *Danger Man* (*Destination Danger*), avait les coudées franches pour réaliser son rêve.

Les figurants gallois ne se doutaient pas que cinquante ans plus tard on continuerait à regarder et encenser cette série dont rien ne présageait encore qu'elle serait unique. Ils allaient défiler en procession, vêtus de costumes bariolés, déambuler dans les ruelles d'un village à l'architecture italianisante, s'immobiliser au passage d'une grosse boule blanche, participer à des élections truquées, courir après un homme sur une plage, mimer des scènes dans une épicerie aux curieuses boîtes de conserve ou encore jouer les pions humains d'une partie d'échecs géante.

Pendant ce temps, des décors immenses et futuristes étaient construits dans les studios MGM de Borehamwood, là même où Stanley Kubrick allait tourner un certain *2001, l'Odyssée de l'espace*. On y reconstituait le cottage du Numéro 6, on y voyait un grand-bi côtoyer un fauteuil-globe dans une grande salle circulaire, ou encore une immense caverne souterraine pour le tournage du dernier épisode.

Tout cela allait faire du *Prisonnier* une des séries les plus coûteuses de son époque. Et un flop financier pour Patrick McGoohan, dont l'investissement fut total. Après plusieurs mois d'un tournage intensif et chaotique, l'aventure s'achevait, et le culte pouvait naître.

Avant-propos

Le 6 au pays des merveilles

Visiter le Village de la série, c'est sauter comme Alice dans le terrier du lapin. Le monde extérieur n'existe plus, seules la fantaisie et la cruauté sont la règle. L'atmosphère si particulière du Prisonnier, ce charme magique et déroutant tiennent en grande partie aux décors, aux rites et aux accessoires.

Les décors : jamais une série télévisée n'aura attaché autant d'importance à leur conception. On retiendra la salle du Numéro 2, superbe de puissance et de froideur, la salle de Contrôle, sinistre caméra géante, et le Village souterrain, où les cavernes abritent la technologie la plus moderne.

Les rites : le dialecte local, avec son salut ambigu, et l'étrange collection de sentences, maximes et autres slogans créés par un Big Brother dément, dans un métalangage codé dont la logique particulière réduit et enferme la conscience.

Les accessoires : des fétiches visuels qui participent à l'élégance oppressante de cet univers. Du grand-bi à la fameuse boule blanche, en passant par le téléphone sans fil, la lampe à bulles d'huile, la Mini-Moke et la Lotus Super Seven, sans oublier les badges, les vestes à liseré et les canotiers, tous ont marqué l'imaginaire des téléspectateurs.

On explore alors un univers étonnamment cohérent, bien qu'absurde, un monde miniature où la caméra — encore elle — est un microscope nous éclairant sur une vie étrange, parfois révoltante, toujours pathétique.

Le premier jour de tournage de la série, le 5 septembre 1966, il y a soixante ans, débuta par la scène de procession d'un enterrement.

Un enterrement fictif, destiné à leurrer le prisonnier récemment arrivé au Village. Le leurre est également un marqueur significatif de la série. Il est destiné à masquer l'essentiel, qui reste à décrypter par le spectateur attentif. Même s'il est captivé.

Dans ce troisième ouvrage consacré à la série Le Prisonnier, j'explore le versant philosophique de l'œuvre télévisuelle et cinématographique de Patrick McGoohan. Dans Le Prisonnier, une mythologie moderne, je recueillais ses inspirations mythologiques. Je reprends ici la même structure : l'inspiration. Celle qui fait d'un artiste quelqu'un d'inspiré, conscient ou non.

Et je revendique, pour philosopher, d'explorer toutes les dimensions de l'inspiration, au fil de mes flâneries (le mot n'est pas neutre) artistiques et littéraires.

Jean-Michel Philibert

Philosophie de la fuite

« Et il s'est tu pour m'encourager, car, des fois, la pire des choses qui peut arriver aux questions, c'est la réponse... »

Émile Ajar

Être fan du *Prisonnier*, c'est bien souvent être tombé dedans tout petit, un beau jour de 1968. Pour d'autres, c'est le souvenir des rares rediffusions ou de l'émotion de la découverte du magnétoscope ou du lecteur DVD. Pour les plus jeunes, enfin, c'est le téléchargement de quelques épisodes au fil du net. C'est en tout cas habiter virtuellement un village peuplé d'irréductibles, qui n'échangeraient pas le Numéro 6 contre une quelconque idole préfabriquée. C'est le visiter, ce Village, s'y rendre en pèlerinage ou organiser des conventions, animer des groupes sur les réseaux sociaux, compiler des articles sur des blogs ou rédiger des thèses sur des sites internet. Ou servir de bête curieuse et costumée à des animateurs TV en mal d'inspiration.

« Dans le mythe, on constate aisément que les pôles du sacré peuvent se situer n'importe où. Souvent, un événement particulier donne l'impulsion définitive, ensuite s'instaurent l'usage et le culte. » (1)

Je suis l'un de ces fans, depuis le choc visuel qu'a été la première diffusion du *Prisonnier* en France. Depuis aussi que l'émission *Temps X* des frères Bogdanoff et le reportage d'Alain Carrazé m'ont fait redécouvrir ces images d'un homme sur une plage, pourchassé par un gros ballon blanc. Images réminiscences d'une enfance télé en noir et blanc... La série a été reprise en 2009, sous la forme d'une mini-série en six épisodes. C'est une adaptation américaine écrite par Bill Gallagher et réalisée par Nick Hurran, avec Jim Caviezel dans le rôle-titre. Si beaucoup d'éléments visuels sont inspirés de

l'originale, ce n'est pas exactement un remake, l'interprétation en étant fort différente. (Voir annexe en fin d'ouvrage)

La première édition DVD française date de novembre 2000. Elle a été produite par TF1 Vidéo avec la collaboration de Fantasy and Co et du Rôdeur, le club français des fans de la série. Éditée en six DVD, elle comportait déjà de nombreux bonus. À ce sujet, Alain Carrazé disait en septembre 2000, en exclusivité pour la rencontre du fan-club, qu'il avait fallu :

« *trouver des choses qui appartenaient à la mythologie de la série en France.* » (2)

Quant à Rachel Siegenthaler, alors chef de Produit à TF1 Vidéo, qui a supervisé la sortie du coffret, elle répondait en interview pour le hors-série du *Rôdeur* sur le choix du *Prisonnier* comme « tête de série » en DVD :

« *Tout simplement parce qu'elle est incontournable. Cela a résolument fait partie d'un choix éditorial : c'est [...] la série culte par excellence.* » (2)

Et dans le même hors-série, Karen et Roger Langley, responsables du *Six of One*, le club britannique des fans de la série, expliquaient que *Le Prisonnier* a été et sera toujours une série actuelle :

« *La qualité intrinsèque et le sujet même du Prisonnier font que les nouveaux téléspectateurs sont tantôt impressionnés ou intrigués par la série et ses scènes inhabituelles. Personne ne peut réellement en expliquer son sens profond. La série est une exception, une bizarrerie qui donne encore lieu à de nombreuses discussions. La couverture qui lui est faite sur Internet et dans les magazines reflète l'intérêt et l'attraction qu'elle peut encore susciter auprès des nouvelles générations de téléspectateurs.* » (2)

Il est amusant de constater que *Le Prisonnier* est apparu sur les écrans juste avant la plus célèbre image de télévision de tous les temps : le premier pas de l'homme sur la Lune, en juillet 1969. Un autre choc visuel et culturel pour ceux qui, comme moi, l'ont vécu en direct (avec un léger différé) ! Et peut-être une déception pour un certain Numéro 6.

Autre repère temporel : l'année 1966. Si elle n'a pas marqué la France comme 1968 et son mois de mai particulièrement « chaud » (c'était avant que l'on ne parle de réchauffement climatique !), elle

restera comme une année charnière entre deux époques bien différentes. Une bascule discrète, mais irréversible, ce moment où la France gaullienne, héritière de la Seconde Guerre mondiale, a doucement commencé à céder la place à une société décidée à se tourner vers un monde en plein changement. Omniprésent sur la scène internationale, le président réélu laisse Georges Pompidou mener les affaires du pays. Taxé de conservatisme en France, alors qu'à l'étranger il incarne le changement, De Gaulle inaugure Aldébaran, première explosion nucléaire dans un atoll qui s'appelait encore Moruroa. Sous l'apparente surface d'ordre et d'autorité, tout commence à frémir avant l'ébullition : les universités débordent d'étudiants, qui profitent d'une réforme rendant beaucoup plus accessibles la philosophie, la sociologie ou encore la psychologie. C'est le début d'une nouvelle construction intellectuelle, qui s'exprimera spectaculairement deux ans plus tard. Un slogan est utilisé pour la première fois par un syndicat étudiant : « Vivre sans temps mort, jouir sans entraves ». Et le député Lucien Neuwirth dépose une proposition de loi pour légaliser la pilule. Une pilule dont on commence à parler aussi au cinéma, dans le film de Godard *Masculin, féminin*, où l'on entend des jeunes parler du Vietnam, de la bombe atomique, du racisme, mais donc aussi de la contraception. Une rivalité oppose Antoine et Johnny Hallyday, avec leurs chansons Les élucubrations d'Antoine et Cheveux longs, idées courtes. C'est aussi la naissance d'un objet culte, la Téléavia, première télévision portable, au look digne du Village.

À l'étranger, tout change aussi : c'est le début de la révolution culturelle en Chine. Au Tibet, le temple de Jokhang est mis à sac par les Gardes Rouges. Lin Biao annonce la diffusion massive du *Petit Livre rouge de Mao*. Et bien avant la France et la Russie, la Chine accorde un prêt au Mali où elle envoie de nouveaux assistants techniques. Aux États-Unis, c'est la sonde américaine Surveyor I qui prend son envol pour se poser sur la Lune. C'est là aussi qu'a lieu le dernier concert des Beatles. Cependant que la créatrice de mode Mary Quant, inventrice de la minijupe, se voit conférer l'ordre de l'Empire britannique.

C'est aussi l'éclosion d'une contre-culture artistique, musicale ou politique. Et, bientôt, *Le Prisonnier*, avatar de Che Guevara pour la

politique ou de Jim Morrison pour la musique, mettra en scène cette contre-culture, en utilisant de façon surréaliste une combinaison originale d'espionnage, de science-fiction et de poésie.

Et, pour l'anecdote, un petit acteur chinois, pressenti pour une série TV qui ne verra jamais le jour (*Number One Son*), commence le tournage d'une autre série, *Le Frelon vert*. Il s'appelait Bruce Lee, c'était le 6/06/1966.

Depuis 1983, j'observe et j'analyse les multiples facettes du culte voué à cette série, certainement la plus commentée et la plus analysée de toutes. Je fais donc partie, moi aussi, modestement, du phénomène. J'ai côtoyé de nombreux fans, de toutes nationalités, et partagé leur passion au sein de rencontres et de débats. J'ai rencontré des auteurs de thèses et de fictions. J'ai subi la question, avec amusement parfois, de nombreux journalistes. J'ai collecté leurs articles, des plus naïfs aux plus inspirés. Poussé par la curiosité et la frustration, j'ai adhéré au fan-club anglais Six of One, puis créé le club français des fans de la série, ainsi que son fanzine, *Le Rôdeur*. Depuis, d'autres ont pris la relève, avec d'autres médias. Parfois dans l'indifférence, mais avec aussi la reconnaissance implicite des spécialistes. Il n'est pas facile, pourtant, de continuer à apprécier une série TV vieille de soixante ans, même si beaucoup en reconnaissent qu'elle a inspiré des séries plus actuelles. En ces temps factices où tout est culte, une poignée d'amateurs continuent d'immortaliser l'œuvre de Patrick McGoohan.

Pour ma part, ayant pris le temps et le recul nécessaire, j'écris cet ouvrage à la première personne, espérant provoquer et surprendre, sans concession, mais avec les partis-pris d'un passionné libre et solitaire. Je compte ainsi démontrer qu'à travers la valeur exemplaire de l'œuvre d'art télévisuelle qu'est *Le Prisonnier*, au culte multiforme qu'elle suscite, se superpose une réelle lecture visionnaire de notre humanité actuelle. Une énigme télévisuelle, une mythologie moderne, mais aussi une œuvre complète, à portée philosophique. Depuis l'irruption du Numéro 6 dans notre culture, une légende a commencé à s'écrire.

J'essaierai néanmoins, imbibé tout autant par l'humour féroce de la série, de raison garder et de ne pas me prendre trop au sérieux dans mes démonstrations.

Un mot sur le sous-titre de cet ouvrage. Dix-sept principes philosophiques, c'est à la fois trop et trop peu. J'en ai bien conscience. Et je ne suis pas philosophe de formation. Je m'en tiendrai donc au corpus philosophique des dix-sept épisodes du *Prisonnier*, du moins sur ce que j'en peux déceler. C'est aussi un hommage au grand Spinoza, dont le seul livre publié sous son nom, de son vivant, fut les *Principes de la philosophie* de Descartes. C'est un résumé où il retrace fidèlement les thèses de Descartes, mais s'en écarte également beaucoup. C'est donc une lecture critique et en même temps une prolongation. Car il reproche à Descartes de ne pas avoir été entièrement cartésien, notamment dans sa thèse d'une « liberté infinie », inacceptable pour Spinoza. Ce qui est bien le propre d'un récit sur l'irrépressible désir de s'évader.

Plantons le décor. Un village à l'architecture baroque, d'influence fortement italienne, et qui existe réellement. Il s'agit de Portmeirion, au nord-ouest du Pays de Galles. C'est un ancien village de pêcheurs racheté par une vieille dame et devenu un refuge pour chats. Découvert et remodelé par un architecte excentrique, Sir Clough Williams Ellis, c'est aujourd'hui un site touristique très connu en Grande-Bretagne, ainsi qu'un lieu de villégiature apprécié pour son microclimat. Le lieu abrite chaque année une Convention de fans, et depuis le 29 septembre 2017, date anniversaire de la première diffusion en Grande-Bretagne, le Numéro 6 est de retour au village, sous la forme d'un buste de bronze, réalisé par le sculpteur français Tiziano. Ce cinquantenaire a été l'occasion d'une émouvante cérémonie, qui a réuni Robin Llywellyn, gérant de Portmeirion et arrière-petit-fils de Clough Williams Ellis, Tiziano lui-même, mais aussi Catherine McGoohan, l'une des filles de Patrick. Outre de nombreux fans, on y trouvait aussi beaucoup d'acteurs de la série, comme Jane Merrow. En France, la série a été rediffusée en 2026 sur la chaîne télévisée de l'INA.

Le village intérieur, lui, n'existe plus. Les remarquables décors de Jack Shampain, qui avaient donné à la série une force symbolique énorme, n'existent plus.

Deux villages donc : cette dichotomie est présente dans la série et se nourrit d'un subtil décalage entre deux réalités (celle du Numéro 6 et celle des autres villageois), décalage souligné par des rituels propres au Village (je donnerai désormais au village-prison la majuscule).

Les habitants, vêtus de costumes bariolés et coiffés de canotiers, paraissent jouir ici de vacances gratuites et prolongées. Ils profitent des joies de la plage, participent à des concours artistiques, organisent des carnavals et semblent parfaitement heureux. Des haut-parleurs diffusent musique douce et slogans sirupeux. On se salue d'un curieux signe de la main (j'y reviendrai), accompagné d'un jovial « Bonjour chez vous ! » (« Be seeing you » dans la version originale). Des taxis (Mini-Mokes, petits véhicules décapotables) assurent le service (local exclusivement). La monnaie est locale également : unités de travail permettant d'effectuer des achats à l'épicerie et de consommer au bar.

Mais, derrière cette atmosphère de club de vacances, se dessine un univers carcéral, où les loisirs forcés ont pour but de faire oublier les barreaux de la prison. Les faits et gestes de chacun sont surveillés par des caméras omniprésentes, y compris à l'intérieur des appartements situés dans de petits cottages. « Nous sommes tous des pions, ici », avoue un de ces habitants dans le premier épisode. Des gardiens empêchent ou répriment toute velléité de révolte. Ils ne sont pas reconnaissables, et se fondent dans la masse des villageois. Mais le plus redoutable d'entre eux, lui, est rapidement identifié : il s'agit du Rôdeur (*Rover* dans la version originale), une boule blanche de la taille d'un homme, qui impose sa loi par la terreur. Toute désobéissance, toute tentative d'évasion déclenchent la réaction de ce terrible maton, capable de se mouvoir sur terre aussi bien que sur mer (le Village est une île). Nul ne peut résister à cette chose mystérieuse. Animal ou androïde, c'est elle en tout cas qui hante les souvenirs de ceux qui ont vu la série dans leur enfance.

Enfin, agissant dans la pénombre glaciale d'une salle de contrôle démesurée, le dirigeant de cette prison dorée manipule les Villageois comme des marionnettes. Son titre est le Numéro 2. Il a tous pouvoirs, mais son remplacement régulier donne à penser qu'il n'est lui

aussi qu'un pantin. Au-dessus de lui, le Numéro 1 est une énigme, y compris pour ceux qui ont vu le dernier épisode !

Le héros, lui, porte le Numéro 6. Chacun porte donc un numéro, les noms étant ici strictement prohibés. Règne ainsi une subtile hiérarchie, pas forcément compréhensible, dont le principal objectif est de dépersonnaliser l'individu. Gardiens et prisonniers, indifférenciés et numérotés, vivent une pesante existence en circuit fermé.

Et quant à savoir qui a créé cet infernal Village, là réside encore un autre mystère. La réponse n'est d'ailleurs pas dans la série. Peut-être l'est-elle dans la tête de celui qui la regarde... Qui est le Prisonnier ? Autre question, sans réponse également. Le fait qu'il porte le *sixième* numéro dans la hiérarchie pourrait laisser croire qu'il fait partie de la sphère dirigeante... mais cette hypothèse est battue en brèche dans le premier épisode. Beaucoup d'indices peuvent en faire un agent secret, mais aussi un savant qui en sait trop, ou encore un journaliste récalcitrant. En tout cas, il se révolte. Non seulement il refuse de livrer les raisons de sa démission — c'est semble-t-il la cause de sa captivité — mais il n'a de cesse de tenter de s'évader, essaie de percer à jour l'identité du Numéro 1, cherche à soulever les Villageois contre l'autorité et bloque chaque fois qu'il le peut le fonctionnement du Village.

Tous les moyens de coercition sont employés à son égard : passage à tabac, lavage de cerveau, drogue, hypnose, manipulation mentale, etc. Mais curieusement, chaque Numéro 2 a ordre de ne pas le briser, comme si finalement on essayait de tester sa capacité de résistance. Ou de résilience.

Quant aux Villageois, malgré les efforts du Numéro 6, ils sont pour la plupart incapables de vaincre leur peur et leur léthargie.

Le Prisonnier apparaît comme une vaste satire. Satire de l'audiovisuel, avec un programme radio envahissant et débile, ou un journaliste qui rédige (et imprime) les réponses avant d'avoir posé les questions.

Satire de nos démocraties, avec une campagne électorale truquée où l'on voit le Numéro 6 devenir — bien provisoirement ! — le Numéro 2.

Satire de l'éducation, avec le « *Speedlearn* », procédé ultra-rapide et inconscient pour fixer dans le cerveau de l'étudiant des masses de connaissances livresques.

Et l'on pourrait multiplier les exemples. Ce ton et cette atmosphère font du *Prisonnier* une œuvre d'art à part entière, d'un genre totalement nouveau, alliant de façon novatrice beauté et poésie, provocation et humour. Grâce à une réalisation exceptionnelle, au montage nerveux et inspiré : le générique, véritable modèle du genre, est un clip avant la lettre.

À travers un scénario classique d'espionnage et de science-fiction, et selon une progression où le fantastique et l'absurde prennent peu à peu le pas, *Le Prisonnier* est une dénonciation féroce et décapante de notre monde actuel (qui était le monde futur d'il y a soixante ans, 1984 étant passé par là). Le Numéro 6 y symbolise le chantre de l'individualité face à une société hyper-hiérarchisée, où la liberté de chacun se voit rongée au nom de la sécurité de tous.

Sept épisodes avaient été prévus par Patrick McGoochan, créateur de la série avec l'écrivain George Markstein. Cependant, pour satisfaire aux standards TV de l'époque, dix-sept furent tournés, dont trois sont longtemps restés inédits en France. *Le Prisonnier* a provoqué lors de sa première diffusion bon nombre de réactions, follement enthousiastes ou franchement hostiles. En Grande-Bretagne, de nombreux téléspectateurs frustrés se sont plaints que tout ne soit pas révélé dans le dernier épisode, et Patrick McGoochan a dû s'exiler pour échapper à leur colère ! Aux États-Unis, un épisode (« *Living in Harmony* », un pastiche de western alors inédit en France) a été censuré pendant la guerre du Vietnam. Ce héros qui refusait de porter une arme risquait de démoraliser les G.I. ! De nombreuses scènes furent amputées, notamment celles où le *Rover* étouffe ses victimes. En France, l'épisode « *Le Général* » a été rebaptisé « *Le Cerveau* », pour ne pas déplaire au Pouvoir gaullien. C'était juste avant Mai 68...

Il faut souligner que le Numéro 6 court beaucoup dans la série. Beaucoup pour une île... Paraphrasant Gilles Visy, dont je parlerai plus avant, je pourrais énoncer que *Le Prisonnier* est un éloge de

la fuite en trois étapes : volonté d'échapper au Village, volonté de retrouver sa liberté, volonté de montrer les limites de la prison.

« Cette fuite se produit en trois phases : échapper au système, le transcender pour en sortir libre et victorieux. Enfin, il faut le recréer à la conscience du spectateur : sensibilisation et non-sens du système. » (10)

La même année, dans la revue DVD *Vision* (n° 7, novembre/décembre 2000), David Fakrikian affirmait :

« [...] Le Prisonnier a su rester une série prophétique, contrairement à ce que cherchent à nous faire croire certains esprits égarés et fatigués jugeant son message "daté". Dès les premières images du générique [...], le montage ultra-cut s'impose comme règle d'agressivité. La caméra zoome inlassablement, les dialogues sont aussi rapides que des tirs de mitraillette, et la musique frénétique. Tous ces éléments contribuent à créer un martèlement incessant et un véritable assaut visuel, auditif et intellectuel ».

Je reviendrai dans le chapitre suivant sur l'importance du montage dans ce générique. Ce commentaire est intéressant dans la mesure où il marquait la première sortie en DVD de la série, événement médiatique d'importance, et par ailleurs économiquement rentable. Il rejoint d'ailleurs celui, guère plus ancien, de Stéphane Sakalian, dans le n° 179 des *Inrockuptibles* (23 décembre 1999) qui juge la série :

« en rupture avec le manichéisme grossier et stérile qui caractérise l'ensemble de la production télévisuelle contemporaine de la guerre froide (la fin des années 60 est sans conteste l'âge d'or du fanatisme collectif de la cryptocratie) afin de décupler la puissance et l'impact de son message visionnaire. Bien au-delà du combat intellectuellement et idéologiquement confortable qui oppose les forces du Bien et du Mal, et dont l'agent 007 est la figure emblématique, le Numéro 6 se fait le prophète maudit des formes postmodernes du totalitarisme. »

Notons à travers ces deux points de vue le sentiment du caractère novateur, voire prophétique, de la série, tant au niveau de la forme que du contenu. Notons déjà aussi la rivalité 007/Numéro 6 (j'en reparlerai), ainsi que la dénonciation d'un manichéisme dont des formules telles que celles que « l'axe du mal » ont fait le lit du terrorisme international.

Le caractère philosophique de la série n'est pas encore aujourd'hui pleinement intégré dans nos consciences, y compris celles des fans de la série. En revanche, son caractère « culte », « visionnaire », l'est parfaitement. Mais il faut bien avouer que cette reconnaissance n'est venue que tardivement et progressivement, du moins dans l'esprit du « grand public » (qui n'a bien souvent de grand que sa masse numérique...).

L'un des principaux réalisateurs de la série, Don Chaffey, a eu cette phrase, pour souligner l'impact prophétique de la série : « Le Rôdeur est à notre porte... ». Nombreux sont les exemples de cette empreinte visuelle et symbolique du *Prisonnier* dans notre univers média-culturel.

Il a fallu pour cela reconnaître qu'une série télévisée puisse appartenir à ce grand pan de la Culture qu'est l'image. Ce n'était pas évident, et ce pour deux raisons : une série est par définition quelque chose de reproductible, et n'a pas ce caractère unique qui fonde une œuvre culturelle. Et quant à la Télévision, elle a souffert longtemps d'un mépris de bon ton. Lors même qu'elle en était à son âge d'or. Force est pourtant d'admettre, pour les plus sceptiques, la puissante attraction qu'exerce la série sur les créateurs ou les animateurs, sur tous les médias.

C'est entre autres à Alain Carrazé que l'on doit d'avoir impulsé la sortie en DVD des épisodes du *Prisonnier*. On ne peut que lui reconnaître d'avoir toujours défendu le caractère particulier de la série télévisée, en tant que mode de narration à part entière, qui se différencie radicalement du cinéma ou du théâtre dans son traitement de la *durée*. J'ai cependant montré, dans *Le Prisonnier, une énigme télévisuelle* (Éditions Yris, 2011), que *Le Prisonnier* fait appel à des codes narratifs qui appartiennent tout autant au cinéma qu'au théâtre. Les préjugés attachés à la série tiennent à son média de diffusion, la Télévision, jugée a priori « incapable de donner naissance à des créations originales et novatrices ». Cette citation est extraite de l'ouvrage *Les nouvelles séries américaines et britanniques*, co-écrit par Alain Carrazé et Martin Winckler en 1997. Ouvrage terme d'une longue série, parue aux défuntés Éditions *Huitième Art*, (le septième étant le cinéma, et le huitième la télévision).

Le Prisonnier est désormais reconnu comme « chef d'œuvre ». Cela étant, qu'est-ce qu'une série-culte ? Quel sens le mot *culte* possède-t-il lui-même ?

« [...] la réception dans une communauté soudée et étroite associée à un échec public par ailleurs sont les meilleurs garants du caractère durable d'un succès de culte » (3)

Ces propos sont de l'universitaire Philippe Le Guern, qui a supervisé un remarquable ouvrage défrichant tout le champ sémantique du *cultisme*. Amateur lui-même du *Prisonnier*, Philippe le Guern s'est immergé à plusieurs reprises dans la « communauté étroite et soudée » des fans, et a mené parmi eux une enquête minutieuse et difficile. Il distingue dans son introduction six critères du cultiste :

- une « ressource identitaire forte » ;
- des « communautés spectatorielles » ;
- des intérêts « limités à des publics » ;
- la « pratique de rituels » ;
- une « forme de rareté » ;
- une « forme de culture cultivée ».

Pour Philippe Le Guern, être fan n'est pas acquis d'emblée, mais « résulte d'un travail d'ajustement à des normes, des représentations et des valeurs ».

La représentation du fan renvoie donc à une appréciation sur la valeur de son culte (les fans britanniques appartiennent à une *appreciation society*). Ce terme de culte s'est maintenant largement diffusé dans le langage de la critique journalistique : « On peut même penser que cette critique journalistique contribue pour partie [...] à donner une consistance sociale à une représentation qu'elle produit autant qu'elle la décrit ». Ce mot, même « s'il reste largement étranger à la critique académique », est donc rentré dans un domaine public dont le sens critique est pour le moins très flou. S'il est censé s'appliquer à des œuvres exceptionnelles, leur variété et leur abondance en diminuent d'autant le champ sémantique.

« Dans tous les cas, désigner ainsi des œuvres culte n'est pas une opération neutre ; lui sont associés des enjeux culturels et sociaux importants », ajoute Le Guern. Il en veut pour preuve « l'étude des

fans, de leurs goûts et de leurs pratiques (qui) conduit fréquemment à l'utilisation de schèmes qui empruntent au discours religieux. »

Ce dernier point est en effet capital, et renvoie à une discussion symbolique importante dans *Le Prisonnier*, que j'étudierai dans le chapitre huit.

J'ajouterai pour ma part que la longévité est aussi un critère essentiel pour la validation du culte par sa communauté de fans. À cet égard, *Le Prisonnier* tient une place prépondérante; cette d'ailleurs cette série qui, en 1989, a véritablement impulsé la vague des « séries cultes ». Mais mon propos est bien de démontrer que l'envergure artistique de l'œuvre de McGoohan la démarque fondamentalement de toutes les autres, quelle que soit leur valeur, et quel que soit leur public. Elle suit, patiemment, le destin d'une production artistique à part entière et le qualificatif de « chef-d'œuvre télévisonnaire » (choisi comme sous-titre par Alain Carrazé et Hélène Oswald, les auteurs du beau livre paru en 1989 chez Huitième Art), loin d'être gratuit, évoque pleinement toute sa valeur artistique.

« C'est peu de dire que Le Prisonnier est une œuvre en avance sur son temps. Le décalage de son univers et le malaise qu'il provoque interpellent l'ORTF qui censure les scènes les plus violentes et supprime les séquences du "Rôdeur" absorbant les fuyards... » (Tout savoir Arts et médias n°4 *Séries télé de notre enfance* 20/12/2017)

Et puisque je parlais de destin, je comparerais volontiers le travail de McGoohan avec celui de Van Gogh (audacieusement, mais sachons passion garder!). *Le Prisonnier* a connu, en effet, les trois stades de l'œuvre maudite :

- un rejet parfois violent du caractère par trop novateur;
- une appropriation passionnée par une « élite » peu nombreuse;
- une massification aux effets parfois pervers.

Comme je l'ai montré plus haut, *Le Prisonnier* est passé par le premier stade, de façon particulièrement difficile pour son auteur. Le second est à peu près terminé, avec des fan-clubs d'audience plutôt confidentielle qui se sont transformés en groupes sur les réseaux sociaux. Quant au dernier, j'ai déjà démontré qu'il est actuellement en train de se développer.

Nous vivons donc une époque particulièrement intéressante, tant pour le fan de base que pour ceux qui ont la prétention de vouloir l'analyser. J'ai personnellement attendu très longtemps pour franchir la barrière entre les deux, ce qui m'a permis de me nourrir du travail des autres !

Lorsque j'étais en charge du fan-club français, Le Rôdeur, j'ai ainsi eu l'occasion d'être destinataire de nombreuses tentatives d'analyse de la série. Certaines ont abouti, d'autres non. En tout cas, comme le souligne Florence Livolsi, leur nombre et leur variété prouvent l'intérêt suscité par le choix de cette série :

« Parce que c'est l'exemple qui permet le plus d'investigations dans des domaines aussi variés que : l'histoire et la sociologie [...], la littérature [...], la psychanalyse [...] » (4)

Nombre de chercheurs m'ont fait part de leurs publications (dont Philippe Le Guern). Étudiants ou enseignants, ils provenaient d'un panel de *six* orientations principales : Communication, Journalisme, Sciences Politiques, Commerce, Art, Langues (par ordre décroissant d'importance numérique). On le voit bien, il y a ici une forme importante de légitimation du *Prisonnier* par la culture universitaire, et ce à partir de points de vue ou de partis-pris variés.

« Sont culturelles les créations qui ont été sanctifiées par le temps ; y sont adjointes celles dont la notoriété actuelle laisse déjà pressentir leur admission au panthéon ». (5)

Ces lignes sont de Dominique Mehl (*La fenêtre et le miroir*, Payot, 1992), reprises par Bernard Godeaux, autre universitaire, qui relève que la série suscite trois types de textes :

- ceux issus de la production et de la promotion de la série ;
- les commentaires parus dans les magazines et les fan-clubs ;
- ceux issus des téléspectateurs eux-mêmes.

Il souligne que l'interpénétration de ces trois appareils différents est en passe « de métamorphoser cette culture ethnographique en une culture patrimoniale [...] ». (5)

Gardons en mémoire ces concepts d'ethnographie et de patrimoine, qui nous seront utiles pour défricher le champ d'activité des fan-clubs.

Le Numéro 6 est le héros de l'histoire. On pourrait même jouer sur les mots, et faire de lui un héraut. Est-il pour autant un « Être

Surnaturel » ? Non, mais un symbole oui. Est-il la réminiscence d'un modèle ancien, ou l'expression moderne d'un mythe ? Il est difficile de recouvrir les vieux symboles d'un contenu neuf, tout comme il est rare d'assister à l'éclosion de nouveaux.

On le voit, pour le fan, s'identifier au Numéro 6, dans ses attitudes (voire ses tics) ou son combat, ce n'est pas seulement revêtir un costume d'identification à une idole, c'est — en tout cas inconsciemment — suivre un modèle de représentation du monde. Et les réactions du téléspectateur après la diffusion du dernier épisode indiquent bien qu'il a conscience d'un formidable renversement des valeurs de sa propre mythologie.

*« La mythologie est le moyen primitif, mais unique, de parler de l'Origine, ce casse-tête permanent de tout historien ou stratège. Elle utilise ce que l'on peut appeler des principes, fixes, immuables, le plus souvent sous deux aspects :
– le Bien, la Création, l'Être ;
– le Mal, la Corruption, le Néant [...] » (7)*

Ces lignes de Bernard Fourmaux, fan et universitaire lui aussi, font inmanquablement penser à la symbolique du jeu d'échecs, récurrente dans la série. Plus particulièrement mise en scène dans l'épisode « Échec et mat », mais aussi en filigrane dans le corpus complet. En témoigne, par exemple, la réflexion du vieil amiral joueur d'échecs dès le premier épisode : « Nous sommes tous des pions, ici. » Des pions noirs ou des pions blancs (lesquels représentent le Bien, lesquels représentent le Mal ?), manipulés par des joueurs tout puissants, mais dont l'origine est tout aussi inconnue que celle de leurs pièces.

Autre image symbolique propre à la série : la fameuse carte du Village visible dans le premier épisode. La légende minimaliste qui l'accompagne, loin de livrer des indications utilisables géo-spatialement (La Mer, le Village, la Montagne, la Forêt), renvoie plutôt, en raison de l'utilisation de la majuscule, à une cartographie imaginaire et mythique où l'on pourrait trouver aussi, sans grand étonnement, l'Enfer, le Paradis, le Royaume des Morts, etc.

Je reviendrai très largement sur ces symboliques.

Si le Numéro 6 est un mythe, l'ensemble de la série construit par ailleurs une philosophie complète. Telle sera donc ma démarche

pour ce qui concerne *Le Prisonnier* : déchiffrer dans l'aventure philosophique du Numéro 6 ce qui le rattache à l'Homme, à son devenir.

Toute chose appartenant « à qui la rend plus belle », comme le disait Brecht, l'ambition de cet ouvrage est de rendre hommage à la série en la dé-montrant. La série pourrait se comparer à un haïku en dix-sept épisodes. C'est une œuvre d'art, certes, mais non un objet figé. Les conditions mêmes de sa réception — la diffusion d'une image sur un écran — la rendent au contraire source multiple d'interprétations. Comme dans la psychanalyse, et même comme au théâtre, je me donne le droit d'« interpréter » la série à ma convenance. Je revendique le droit à une approche plurielle de la série, symbolique ou artistique, poétique ou politique. Et donc philosophique. Et si mes hypothèses pourront paraître provocantes ou saugrenues, tant mieux ! Je convoquerai régulièrement Oscar Wilde, grand provocateur, pour les conforter : « Des opinions divergentes à propos d'une œuvre d'art montrent qu'elle est neuve, complexe et nécessaire ».

Et, bien entendu, je ferai appel aux philosophes, psychologues, mythologues, sociologues et autres penseurs, pour m'appuyer sur leurs principes : Alfred Adler, Anna Arendt, Aristote, Roland Barthes, Albert Camus, Guy Debord, René Descartes, Sigmund Freud, Georg Wilhelm Friedrich Hegel, Hérodote, Stéphane Hessel, Aldous Huxley, Carl Gustav Jung, Emmanuel Kant, Jacques Lacan, John Locke, Karl Marx, Edgar Morin, Friedrich Nietzsche, George Orwell, Blaise Pascal, Platon, Pierre-Joseph Proudhon, Baruch Spinoza, Socrate, Victor Tchakhotine.

Au terme de cet avant-propos, il est temps pour moi d'explicitier la méthode que j'utiliserai dans ce travail d'interprétation.

Divisé en trois grandes parties (*Résignation, Résistance, Rébellion*), chacun des dix-sept chapitres comportera un titre, une citation introductive, le résumé d'un épisode, des paroles de Patrick McGoohan, et une déclaration d'intention de ma part. Il est à noter que l'épisode sera raconté par le Prisonnier lui-même ! Ce qui nous donnera pour la première fois son propre point de vue (selon bien sûr le parti-pris de l'auteur – voir plus haut). Une figure mythologique « parrainera » chaque fois le Numéro 6 dans le panthéon héroïque.

Un extrait (fictif, mais ne sommes-nous pas dans une fiction ?) du dossier du Numéro 6, rédigé par les bureaucrates du Village, nous fournira quelques informations sur le supposé (sale ?) caractère de notre héros. La démonstration, où se faufile en contrepoint une pensée d'Oscar Wilde, s'articulera sur trois niveaux d'interprétation. Elle culminera avec une citation introduisant un principe philosophique. Enfin, elle s'achèvera par un « antislogan » de mon cru, façon de combattre les sinistres sentences circulant au Village. On me pardonnera, je l'espère, une certaine propension à jeter une lumière particulière sur un certain chiffre, le 6 naturellement.

Tout chapitre comportant le récit d'un épisode, la question se pose alors du choix d'un ordre chronologique. Elle n'est pas nouvelle. Les diffusions en France, pour ne citer qu'elles, sont un bon exemple de ce qu'il fallait faire pour que la série restât maudite. Et pourtant, elle tourne encore ! Si elle a été semble-t-il mieux traitée outre-Manche et outre-Atlantique, le nombre des épisodes (dix-sept, c'est relativement peu) n'a pas facilité un succès public. Pour anecdotique qu'elle soit, la non-diffusion à la Télévision française de trois épisodes longtemps restés inédits n'en a pas moins alimenté un culte dans le culte, incompréhensible pour les Britanniques qui, eux, avaient vu ces épisodes dans le même temps que les autres.

De même, le choix des titres dans la version française, comme d'ailleurs tout un pan de du doublage et de la traduction, est à ce titre primordial. Le lecteur se reportera avec profit aux ouvrages majeurs de Patrick Ducher (cf. Bibliographie).

Enfin, l'ordre des épisodes, donc, et leur nombre, alimentent l'interrogation sur d'autres visions possibles de la série. McGoohan lui-même ne voulait initialement tourner que sept épisodes. Ce choix, symbolique comme nous le verrons, qui a dû être modifié pour des contraintes de marché, incite à rechercher un ordre idéal de diffusion.

« Ne résistons pas au désir de relever l'existence d'un débat particulièrement stérile, discussion sans fin visant à rétablir un ordre original de succession hypothétique du tournage des épisodes [...]. Patrick McGoohan, dans un élan wellésien, résistait aux producteurs inquiets et avides de rendement en imposant un état d'inachèvement prolongé à chacune des aventures de son héros ». (5)

Notons la référence, bienvenue, à Orson Welles, nous y reviendrons. Quant au débat, il n'est pas stérile en soi, mais il faut bien distinguer trois niveaux différents (tiens, tiens...) : l'ordre de tournage, l'ordre de diffusion et l'ordre de réception chez le spectateur. Je dis bien spectateur, et plus téléspectateur, car si l'on ajoute que le magnétoscope, puis le DVD et même Internet ont bouleversé les habitudes de réception, et donc donné la liberté de diffusion au spectateur, on conçoit aisément que le nombre des interprétations devient exponentiel.

Pour ma part, je choisis délibérément *un* ordre de diffusion, non parce qu'il faut en choisir un, mais parce qu'il me permet de raconter ces dix-sept épisodes d'un même film comme une fable, avec ses rebondissements et ses leitmotifs, en soulignant les référents philosophiques que je développerai ensuite.

Je voudrais également mettre en lumière les trois niveaux d'interprétation que donne à voir la série. Notons que dès sa création, on envisageait une action à trois niveaux. Le « Guide des scénaristes » spécifiait :

- « 1. Notre héros essaie constamment de découvrir pourquoi il est prisonnier et qui sont les ravisseurs.
2. Il tente de s'évader par tous les moyens en risquant de mourir.
3. Il est impliqué avec ses ravisseurs et joue un rôle actif dans des situations mettant en jeu leur propre vie. »

Voici mon propre choix.

Le premier niveau de lecture s'attachera à l'*apparence*, afin de recenser les pièces du puzzle, et d'élargir la connaissance très parcelaire que chacun peut avoir de la série.

Le second sera le domaine du *caché*, et découvrira l'envers du décor, tordant le cou, au passage, à quelques fausses vérités.

Le troisième, enfin, voyagera dans l'*inconscient* de la série, en dévoilera les influences et les mythes.

On peut y reconnaître les trois niveaux de psychisme de la Psychanalyse : le *Moi*, le *Surmoi*, et le *Ça*. Mais le terme même de « niveau » est aussi pour moi une référence à cette école de psychologie un peu oubliée qu'est la Sémantique Générale. Fondée par l'Américain d'origine polonaise Alfred Habdank Korzybski,

et popularisée par l'auteur de science-fiction A.E. Van Vogt, la Sémantique Générale est célèbre pour sa maxime « La carte n'est pas le territoire ». Ce qui, on en conviendra, est la conclusion à laquelle arrive le Numéro 6 dès le premier épisode.

« Le premier niveau [...] est [...] celui où nous avons le plus directement accès, qui est à notre échelle. C'est celui que nous appelons le "monde visible" [...]. Nous avons ensuite les divers niveaux qui font partie du monde "physique" [...]. À côté de ces niveaux physiques, nous [...] devons considérer ce que [...] nous appellerons [...] les niveaux psychologiques [...] dont nous devons l'exploration systématique à la psychologie des profondeurs et dont nous avons connaissance par la perception si particulière de l'état de rêve. [...] Les niveaux qui suivent [...] présentent une capacité de perception plus intense [...] ; cette capacité est soit spontanée, soit obtenue à l'aide d'hallucinogènes [...] ; inspiration et imagination des artistes, phantasmes difficiles à classer, expérience psychédélique, [...] expérience dite "mystique", etc. ». (9)

On le voit, cette description est très riche : elle évoque aussi des scènes particulièrement fortes du *Prisonnier*, où le rêve et l'usage de drogues sont fréquents.

Il faut souligner que ces différents niveaux s'excluent les uns les autres : il n'est pas possible de fonctionner simultanément au niveau du rêve et à celui de la conscience de veille... sauf peut-être dans l'épisode « A, B et C » !

« Il semble donc qu'il y ait, "perpendiculaires" aux niveaux de phénomènes, des niveaux d'appréhension des phénomènes. [...] Nous retenons donc ici d'abord un niveau de perception, un niveau d'intelligibilité et un niveau de l'explicable ». (9)

Perception, intelligibilité, explicable : trois niveaux donc. Et, peut-être, pour les artistes et les inventeurs, un quatrième, celui de l'intuition.

Pour en finir avec mon choix de la Sémantique Générale, je soulignerai l'importance capitale qu'elle accorde à l'interprétation. « Tout ce que l'homme peut connaître est un phénomène dû conjointement à l'observateur et à ce qu'il observe. » (Korzybski). Il y a bien la série *et* celui qui la regarde. Entre les deux, tout peut se jouer.

Enfin, la réflexion sur la série ne dédouanera pas le lecteur venu à bout du présent ouvrage d'une interrogation sur lui-même :

pourquoi apprécier autant une telle série ? Il faudra pour cela en étudier toutes les variations. Une célèbre série américaine avait fait du personnage du Docteur Kimble (interprété par David Janssen) un « Fugitif ». C'était en 1963, peu avant la création du *Prisonnier* (et avant l'adaptation au cinéma avec Harrison Ford). De fait, le combat du Numéro 6 n'est peut-être pas seulement un éloge de la fuite, mais aussi celui de la *flânerie* :

« Pour le parfait flâneur, pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini. Être hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi ; voir le monde, être au centre du monde et rester caché au monde. »
(Charles Baudelaire, *Le peintre de la vie moderne*)

Élire domicile dans le nombre... Une bonne définition pour les prisonniers du Village. Après avoir, au bout du bout, raconté *Le Prisonnier* dans tous ses aspects philosophiques, ma conclusion situera la série dans notre univers télévisuel et dans notre univers tout court. Elle sera le prétexte à « réensemencer » la série, à montrer qu'elle s'enracine dans les sols les plus fertiles de notre culture.

Car le culte s'est métamorphosé en culture. Et la série a révélé, comme dans toute religion *révélée*, la fascination qu'inspire la solitaire lutte que chacun mène désormais dans la prison dorée de notre village planétaire.

Être fan du *Prisonnier*, après tout, c'est tout simplement posséder ce sixième sens qui, intuitivement, permet de reconnaître une « œuvre », avant qu'elle ne soit elle-même reconnue.

Patrick McGoohan

« *la fonction de n'importe quel art est d'être en avance sur son temps.* »

Patrick McGoohan est né le 19 mars 1928. Comme le Numéro 6. Ou plutôt l'inverse. Il est frappant de constater à quel point l'acteur s'est identifié à son rôle, en donnant à son personnage sa propre date de naissance. C'est dire aussi à quel point les fans ont pu l'identifier au Prisonnier. Oubliant parfois qu'il a eu une carrière cinématographique (qui aurait peut-être été différente sans *Le Prisonnier*) et une riche carrière théâtrale, bien avant de courir sur une plage devant une grosse boule blanche.

Disparu le 13 janvier 2009, il laisse orpheline toute la communauté de passionnés qui l'avait accompagné durant une cinquantaine d'années. Ils se sentent un peu seuls sans lui, dans ce monde de télé-surveillance et de super-fichage. Un monde qu'il a anticipé de façon quasi prophétique, et qu'il devait observer de loin, avec ce fameux petit sourire ironique...

Les fans de la série qui l'ont découverte depuis lors n'ont pas bien sûr la même nostalgie. Mais ils héritent d'une œuvre inscrite dans cette mémoire collective de masse qu'est la télévision. De personnage mythique, le Numéro 6 est devenu une réalité. Et Patrick McGoohan également.

Il est mort comme il a vécu, en homme libre. Et secret comme le personnage qu'il incarnait, gardant jusqu'au bout le droit de se taire sur les dessous de la plus énigmatique des séries. Et le *final cut*, bien entendu...

« *I believe passionately in the freedom of the individual.* »

Résignation

L'emprisonnement
« *Pourquoi l'a-t-on enlevé ?* »

1 – *Le spectacle de la société*

*« J'ai toujours été obsédé par l'idée d'emprisonnement
dans une société libérale. »*

Patrick McGoohan

Dossier numéro 6 – Chapitre 42 – Sous-chapitre 17 – Paragraphe 1

Le sujet est né le 19 mars 1928¹

Narcisse

Personnage de la mythologie grecque célèbre pour son désespoir mortel devant le reflet qu'il contemple dans l'eau d'une source ; selon certains auteurs, il serait tombé amoureux de sa propre image, pour d'autres il chercherait dans ce reflet l'image de sa jumelle disparue.

L'Arrivée

Coup de tonnerre dans un ciel d'été. Route déserte s'étirant à l'infini. Semblant surgir de nulle part, un point grandit à l'horizon. Un homme fonce sur nous au volant d'un roadster décapotable. L'œil est agressif, la bouche figée sur un rictus vaguement cynique. Le véhicule, une Lotus frappée de jaune et de vert, gagne Londres, où elle rejoint un anonyme parking souterrain.

Le pilote jaillit de son siège et enfle un long couloir. Il porte un costume sombre et des boots noires. La démarche est rapide, nerveuse ; on sent une colère sourde, à fleur de peau. La silhouette

1 C'est la date de naissance de Patrick McGoohan

longue et racée découpe sur le sol une ombre impressionnante. Des deux mains, l'homme ouvre une double porte et pénètre dans un petit bureau cossu. Devant lui, un homme plus âgé, sans relief, l'accueille sans un mot, sans un geste, sans un regard. Marchant de long en large, l'homme sombre laisse échapper sa colère et jette sur le bureau une enveloppe barrée du mot « démission ». Un coup de poing rageur fait trembler le five o'clock tea du petit fonctionnaire.

L'homme à la Lotus quitte le parking. Déjà, la démission est enregistrée : sa photo, barrée d'un X, est automatiquement dirigée vers un froid casier métallique. Dehors, une grosse berline noire a pris la Lotus en filature dès la sortie du parking. L'homme à tête de x regagne son domicile, un petit appartement de célibataire soigné. Avec des gestes rapides, il prépare ses papiers puis remplit une valise de quelques vêtements, sur lesquels il plaque enfin une série de prospectus de vacances.

Dehors, un homme est sorti de la berline. Lui aussi est habillé de noir, mais sa maigreur et son haut-de-forme lui donnent l'apparence d'un croque-mort. Il injecte un gaz à travers le trou de la serrure. Surpris, l'occupant de l'appartement redresse la tête. Mais c'est pour voir danser devant lui les immeubles modernes qui quadrillent sa fenêtre. Il s'évanouit.

Je me suis réveillé sur le divan où je m'étais écroulé en reconnaissant l'odeur si familière. J'ai repris mes esprits quand j'ai constaté que j'étais toujours chez moi. La tête encore un peu lourde, j'ai relevé les persiennes. Et croyez-moi, très chers amis, j'ai eu le plus grand choc de ma vie. Au lieu des bons vieux immeubles gris qui barraient habituellement mon horizon, j'ai eu une vision de paradis. Un lieu... superbe, irréel, à faire pleurer de jalousie Alice elle-même. Un village tranquille déployait sa panoplie de maisons de poupée. Une symphonie de couleurs pastel déroulait une calme langueur. Un bassin d'eau claire marquait le centre d'une place tranquille, bordée de grands arbres et de petits cottages colorés.

Immédiatement, une sensation de déjà-vu s'est imposée à moi. Mais je n'ai pas cherché à l'approfondir, pressé que j'étais de sortir de l'appartement. Évidemment, chez moi n'était pas chez moi. Je devais même en être bien loin... Derrière ma porte, il y avait une petite terrasse, blottie dans un dédale silencieux de ruelles et d'escaliers. J'ai levé les yeux et vu le campanile. J'y suis monté. J'ai pu apprécier tout l'horizon. Et j'ai eu un deuxième choc. Le village avait tout d'un port de plaisance...

Au moment où je commençais à croire que tout était désert, le clocher a sonné, et j'ai vu un parasol se déplier à la terrasse d'un café. J'ai redescendu les marches quatre à quatre. Toute ma vie, je me souviendrai de ce moment, j'entendais distinctement le moindre son. Le chant des oiseaux. Le bruissement de la fontaine. Le souffle solitaire du vent.

J'ai enfin pu parler à quelqu'un : la serveuse au café m'a accueilli avec un grand sourire. Mais je n'ai rien pu en tirer. J'ai tenté de téléphoner à l'aide d'un curieux téléphone sans fil. Et sans cadran. Je n'ai eu qu'une opératrice obsédée par mon numéro. J'ai pris un taxi, qui m'a seulement promené dans le village. J'ai aussi voulu faire des achats à l'épicerie. Oh, il y avait bien des ananas, des œufs, du pain. Mais rien de tout cela n'était réel, rien ! les boîtes de conserve estampillées maison, les unités monétaires du taxi, ces curieux grands-bi symbolisés un peu partout... Tout était si fabriqué, si factice, et pourtant ces gens-là semblaient trouver cela très naturel. Je crois que j'ai eu envie de me pincer quand l'épicier m'a montré la carte du village. Un vague plan informe semé de taches de couleurs aux titres dépourvus de noms propres. Je me suis retenu pour ne pas hurler. Lorsque je suis revenu chez moi, j'ai vu cette fille qui agitait un chiffon à ma fenêtre. Je suis rentré et j'ai bien failli ne pas faire attention, tant j'étais en colère : la porte, ma porte si familière, s'est ouverte seule, automatiquement, sans un geste de ma part. Ouais, je sais, ce n'était pas ma porte. N'empêche : j'avais perdu le seul espoir un peu fou de retrouver ma vie d'avant. D'avant le Village... La fille avait disparu. Le téléphone a sonné. On m'a demandé si j'étais bien le Numéro 6. J'ai dit oui, puisque le 6 était l'unique chiffre sur le cadran. Je n'aurais peut-être pas dû... C'est là que tout a vraiment commencé. Le début d'une longue série de sacrés numéros.

Faire la connaissance du Numéro 2 a été l'occasion d'apprécier ce sens de la mise en scène si particulièrement prisé au Village. D'abord cette sonnette au carillon si familier. Puis la découverte de mon petit et fidèle ami. Un sacré bonhomme, celui-là. Pas un mot durant ces longs mois, et pourtant une présence bien plus chaleureuse que tous ces pantins au sourire figé. Et puis, bien sûr, cette curieuse salle où traînait le fauteuil-globe du Numéro 2. Très impressionnante, je l'admets. Il faut reconnaître qu'ils avaient mis le paquet. Ça m'a bien laissé sans voix au début, c'est vrai, mais finalement la colère l'a emporté. Les gadgets n'ont fait que m'irriter, tout autant que l'arrogance de ce petit chef. Il a d'abord essayé de me montrer qu'il savait tout sur moi. Je l'ai laissé parler jusqu'à ce qu'il admette qu'« ils » ignoraient ma date de naissance. Jugeant opportun de ne pas rater un cadeau d'anniversaire typique, j'ai livré le fameux renseignement. Le seul... Car j'ai vite saisi où il voulait en venir. Ce brave gars voulait connaître les raisons de ma démission. Rien que ça... Bon, vous me connaissez. Farceur comme je suis, je n'allais pas donner ma langue au chat tout de suite. J'ai donc décidé de les laisser mariner un bon moment, d'autant plus que je me suis vite rendu compte du pouvoir formidable qu'ils me donnaient là. Un pouvoir à la mesure des moyens qu'ils allaient mettre en œuvre. Car je dois l'avouer, j'ai bien souvent eu peur. Leur violence et leur totale absence de scrupules semblent sans limites.

La balade en hélico m'a amusé, mais là où j'ai vraiment vacillé, c'est en découvrant la grosse boule blanche. Après être grimpé sur le balcon dominant la place, le Numéro 2 s'est adressé via un mégaphone aux badauds qui se promenaient autour du bassin. Il leur a intimé l'ordre de s'immobiliser. Tous l'ont fait, comme un seul homme. Un seul homme, justement, a continué. Je ne sais s'il a eu peur, s'il a voulu désobéir, ou s'il suivait les instructions de son chef. Peu importe. Ce que je sais, c'est que cette horreur

est entrée dans ma vie. Cette chose blanche et molle, inhumaine et colossale. Cette parfaite création du Village, ce gardien aveugle et incorruptible. Ce que j'ai le plus haï durant ces longs mois... Elle a rugi et s'est précipitée sur le jeune homme, puis s'est collée à lui pour l'étouffer. Je me souviens encore de la bouche du pauvre type ouverte sur un long hurlement silencieux. De ses yeux révulsés de peur. De ce long baiser visqueux de méduse. Et puis la méduse a relâché son étreinte et la victime est restée inanimée. C'était la première, mais pas la dernière. Et je dois dire que j'y suis passé plus qu'à mon tour. Croyez-moi, mes bons amis, c'est une expérience que l'on n'oublie pas...

Je dois dire qu'après ça j'étais plutôt secoué, et le Numéro 2 a décidé d'en rajouter pour finir son boulot. Mais il en a trop fait. Le pseudo-test psychologique m'a fait sortir de mes gonds et j'ai tout envoyé promener.

J'ai réalisé, alors, combien l'affaire était grave. Le petit village paradisiaque à l'atmosphère de vacances prenait un côté sinistre. La surveillance était totale et la machinerie bien rodée. Une armée de gardiens devait veiller discrètement ou non au bon fonctionnement de cette prison dorée. Il fallait pourtant que je m'échappe. Et que je sache à quoi rimait tout ça. Ma première tentative était surtout un ballon d'essai. Si l'on peut dire... Car en voulant tester leurs capacités de réaction, j'ai dû subir le baiser de la méduse. Je me souviens encore du contact abject de cette surface molle : l'horreur en plasma...

Quand je me suis réveillé à l'hôpital, j'ai cru le cauchemar terminé. J'ai reconnu avec surprise un ami à moi. Cobb. Un gars bien. Le pauvre était plus mal en point que moi, et semblait ne plus pouvoir résister aux manigances du Numéro 2. Je n'ai rien pu faire pour empêcher le drame. Cobb s'est jeté de la fenêtre de sa chambre.

J'ai été salement secoué. Proche du désespoir même. Mais la rage a repris le dessus et j'ai décidé d'être plus fort, plus prudent. De surtout ne jamais leur faire confiance. Je suis retourné voir le Numéro 2. Surprise. Ce n'était plus le même. Ou plutôt si, un véritable frère siamois. Apparemment, ils sont interchangeables. Tant mieux. J'ai pris ça pour une faiblesse de leur part. Ma seconde tentative était plus élaborée, mais elle aussi a échoué. J'ai été piégé. Par une « amie » de Cobb, par le Numéro 2. Par Cobb lui-même, peut-être. Qui sait ? Je préfère ne pas le savoir. Je devais garder mes repères. Ne pas me laisser déstabiliser.

J'ai pris la mesure de leur puissance. Énorme. Ils n'avaient pas seulement la force avec eux, la technologie de leurs satanées machines, la science de leurs soi-disant médecins. Ils maîtrisaient un art consommé de la manipulation, usant des plus subtiles machinations, simplement pour me faire comprendre qu'il était impossible de s'échapper.

J'étais captif d'un jeu truqué, où les règles n'étaient pas les miennes, où les décors étaient faux, et les acteurs des zombies dérisoires. Un jeu dangereux où je ne pouvais compter que sur moi-même.

« I believe passionately in the freedom of the individual, and The Prisoner is basically about the dehumanizing, the loss of individuality, which is happening to us all. People are the prisoners of our society. The series is a comment about life. The Prisoner idea was with me for many years before I put it

together with Portmeirion and decided to do the series. The general theme of the man in isolation against authority and bureaucracy, the idea of being a rebel against suppression and stupid rules has been with me since I was able to start thinking about anything at all. »

« Je crois passionnément en la liberté individuelle, et *Le Prisonnier* parle essentiellement de la déshumanisation, la perte de l'individualité, ce qui nous arrive à tous. Nous sommes prisonniers de notre société. La série est une réflexion sur la vie. L'idée du *Prisonnier* était en moi longtemps avant que je l'associe à Portmeirion et décidé d'en faire une série. Le thème général de l'homme dans son isolement contre l'autorité et la bureaucratie, l'idée d'être un rebelle à la répression et aux règles stupides a été en moi depuis que je suis en mesure de commencer à penser par moi-même. »

Cette déclaration en forme... d'aveu est de McGooohan lui-même, en 1997, sur un site internet américain aujourd'hui fermé, créé par Barbara Pruett. Elle montre très clairement à quel point l'interprète se confond avec son personnage. Voir le Prisonnier tourner en rond dans sa cage comme un tigre en furie, c'est voir McGooohan sur un plateau de tournage. Cette colère à fleur de peau, cette ironie grinçante, cet art de la répartie minimale, c'est bien plus que de l'identification. Et quand le Numéro 6 donne la propre date de naissance de McGooohan comme la sienne, cela relève d'une incarnation narcissique, voire... schizophrénique !

Dans *Le Rôdeur* n° 12 (septembre 1993), Mickey O'Toole, accessoiriste de la série, disait de Patrick McGooohan : « [...] il a passé plusieurs nuits blanches. Il travaillait trop et faisait trop de choses en même temps : diriger, produire, filmer, etc. Il avait son mot à dire dans tous les domaines. Cela avait un effet certain sur lui. »

On peut supposer, en effet, que McGooohan a laissé une partie de lui-même dans *Le Prisonnier*. Sur le tournage du film *Scanners* de Cronenberg (1981), s'il était « La plus grande star du casting », et y « livra une performance typiquement puissante », il « s'avéra être un collègue de travail difficile. » (*Ciné Story* n° 2, août 2016)

« *I had total control [...]. » (11)*

Cette volonté de tout contrôler, y compris d'écarter au bout de quelques épisodes le scénariste George Markstein (qui tient le rôle du bureaucrate à qui l'homme en noir remet violemment sa démission,

scène symbolique qui révèle les tensions entre les deux hommes) et d'oblitérer quelque peu le rôle de ce dernier, n'est pas seulement révélatrice d'un ego surdimensionné. Elle marque aussi la signature d'une œuvre à part entière, à laquelle McGoohan voulait imprimer son sceau de manière indélébile. Alain Carrazé disait en février 2009 : « À une époque où personne n'osait sortir des rangs et où les comédiens ne pouvaient également être showrunner, McGoohan explosa les règles en utilisant sa notoriété. » (*Mad Movies* n° 216).

« L'œuvre, si je peux l'appeler ainsi, forme un tout, et elle peut continuer à exister ou disparaître sans que j'aie à m'en mêler [...] toute explication ne ferait que dénaturer ce que l'ensemble était censé être : une énigme allégorique dont chacun devrait donner sa propre interprétation. Une énigme dévoilée n'est plus une énigme. » (12)

Il y a donc bien volonté de s'effacer devant une œuvre, quitte à s'y mirer, quitte à englober d'un seul trait l'ensemble des personnes ayant contribué à la série dans un seul « je », qui est aussi un « jeu » prémonitoire. Volonté clairvoyante de tout faire, et de faire vite, tant que c'est possible, tant que rien ne vient mettre d'obstacles sur la route. Dans la même interview, McGoohan reconnaissait : « Je ne trouverais aucun interlocuteur aujourd'hui, si je voulais faire *Le Prisonnier*. » Cette attitude est donc plus lucide et modeste qu'elle ne le paraît.

« Cette série ne véhicule aucun message codé, aucun discours soigneusement crypté, réservé à une élite. S'il a été prétendu le contraire, c'est, dans tous les cas, après coup. Les clés du Prisonnier sont donc à chercher non pas dans les interviews données a posteriori, et donc truquées, par le principal intéressé au fur et à mesure que la série devenait culte, mais plutôt dans ce qui a nourri l'imaginaire de Patrick McGoohan. » (13)

L'avis de Francis Valéry, bien qu'abrupt et quelque peu injuste, relève des éléments intéressants. Notons qu'une interview peut difficilement *ne pas* être donnée a posteriori. Cependant, Patrick McGoohan, s'il a accordé peu d'interviews, l'a toujours fait plus ou moins à contrecœur, et de façon prudente, voire consensuelle. Comme le souligne Patrick Ducher :

« Je ne veux pas faire de déclaration. Si je l'avais fait, je serais un prêcheur, un politicien. Mon travail est de divertir les gens.



éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Le prisonnier – 17 principes philosophiques

Jean-Michel Philibert

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr